





Le rap est la musique préférée  
des Français



Laurent Bouneau, Fif Tobossi  
et Tonie Behar

Le rap  
est la musique préférée  
des Français

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2014

ISBN : 978-2-35949-197-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toute l'équipe de Skyrock.*

*Spéciale dédicace à la Booska Team.*





## Introduction

Il est 4 heures du matin, le samedi 30 août 2014, je n'arrive pas à dormir. Je suis à la fenêtre en train de fumer une cigarette ; dehors, la rue s'est calmée. C'est la fin des vacances, demain une nouvelle saison de radio commence, ponctuée de sondages, de pression, de dialogues, d'incompréhension, de force mentale, de magie, de musique. C'est toujours difficile de repartir au combat. Parallèlement à cette année qui commence, une aventure se termine. Celle de ce livre que nous avons écrit, Tonie Behar, Fif Tobossi et moi : *Le rap est la musique préférée des Français*. Tout au long de cette écriture, j'ai dû me replonger dans mes souvenirs. En 1996, le format de la radio Skyrock a basculé dans le rap et le R'n'B. Ce qu'on appelle aujourd'hui la culture urbaine. La population française s'est transformée, Skyrock est le seul média national qui ait accompagné ce changement. Cela fait dix-sept ans que, avec toute l'équipe de Skyrock, on se bat pour populariser cette culture et faire découvrir les artistes qui la font vivre. Dix-sept ans ! Quand je pense au nombre de projets, d'albums, d'émissions, de concerts, de rencontres... j'ai le vertige ! Le milieu du rap est tellement créatif, tellement foisonnant, tellement intense ! Et le rap offre tant de visages différents.

Et voilà qu'aujourd'hui, dix-sept ans plus tard, le

rap a gagné. Le rap est partout. Ce n'est pas une provocation mais un simple constat, la vérité toute nue : c'est aujourd'hui la musique préférée des Français. Le rap, ou plutôt la culture urbaine, c'est-à-dire les émanations du hip-hop, ses influences, ses codes, ses rythmes, ses sons, ses références, ses attitudes, ses mots ont infiltré tous les aspects de la culture populaire. Le rap s'invite partout, chez les bobos, dans les cités, dans les médias, dans les stades, au cinéma, dans la mode de la rue et aux défilés des grands couturiers, dans l'art contemporain et dans la déco. Il est dans le générique d'une émission, dans la bande-son d'un film, d'un reportage, d'un documentaire, dans les fêtes du samedi soir et les stades de foot. Il est dans la gestuelle, dans le langage, dans les *selfies* des ados, dans les vidéos des humoristes sur YouTube. La rue a conquis tout le pays.

En 2013, les musiques urbaines ont été la locomotive du marché musical. Maître Gims (494 185 albums vendus) et Stromae (1 155 718) ont permis à un marché en déclin depuis onze ans de retrouver la croissance perdue. Depuis des années, des rappeurs français occupent les premières places des charts, coiffant au poteau toutes les stars institutionnelles de la chanson française. Aujourd'hui, de nombreux rappeurs sont disques d'or, de platine, de diamant, et leurs concerts affichent complet. Les ados qui écoutaient du rap dans les années quatre-vingt-dix et deux mille sont désormais des adultes qui continuent à aimer ce son. Quant aux jeunes, dans tous les quartiers, toutes les provinces, toutes les villes, ils ont du hip-hop plein leurs casques ! Pourtant, certains continuent à qualifier ce genre musical de sous-culture...

À ses premiers balbutiements en France, il y a plus de trente ans, peu nombreux sont ceux qui auraient

parié sur l'énorme influence du hip-hop des prochaines décennies. On pensait que ce mouvement était un phénomène de mode US qui ne prendrait pas ici ; on raillait le rap, qui n'était pas une musique digne de ce nom, condamné à rester cantonné au pied des barres HLM, écouté par quelques lascars désœuvrés. Des premiers *battles* parisiens sur les terrains vagues de la Porte de la Chapelle aux concerts géants d'Urban Peace au Stade de France (qui rassemblent depuis 2002 les plus grosses têtes d'affiche du rap français), d'IAM au Secteur Ä, de NTM à Sexion d'Assaut, sans oublier Diam's, Mafia K'1 Fry, Rohff et Booba... de nombreuses figures emblématiques ont contribué à faire du rap ce qu'il est devenu : la bande-son d'aujourd'hui. Avec Fif Tobossi de Booska-P, nous allons vous raconter, et pour la première fois, l'histoire, notre histoire, subjective, du rap, telle que nous l'avons vécue et que nous la vivons.

Laurent Bouneau



## Symbole d'une génération qui a grandi avec Skyrock

Fif est, selon moi, le symbole de la génération qui a grandi avec Skyrock, la génération hip-hop. Le rap est la bande-son de leur jeunesse et ils ne l'oublieront jamais. Son parcours de jeune gamin dans une cité de Courcouronnes, dans le 91, fait de lui un représentant typique de cette tribu d'aficionados biberonnée au hip-hop, qui mange rap, boit rap, respire rap. Quand on parle avec lui, on sent qu'il est charnellement attaché à cette culture. Auditeur attentif de Sky, il est la voix des passionnés, des puristes, de ceux qui s'interrogent et qui commentent.

J'ai entendu parler de Fif Tobossi car Booska-P est peu à peu devenu le site de référence du rap et du R'n'B sur Internet. Booska-P est un site ultra-documenté, avec le côté puriste des vrais amoureux du hip-hop.

Fif venait souvent filmer des « Planète Rap », je le voyais passer avec sa caméra. Et puis un jour, en 2009, juste avant la sortie du DVD d'Urban Peace 2, il m'a demandé une interview. C'est là que je l'ai véritablement rencontré. On a longuement discuté et quelques jours plus tard l'interview était montée et mise en ligne.

À titre personnel, j'aime beaucoup Fif. C'est un jeune homme habité d'une véritable joie de vivre mais qui se pose en permanence des questions. Je l'ai

vu grandir, se débarrasser de cette forme de naïveté propre aux passionnés. C'est très exaltant d'être dans un média qui promeut des artistes. On a l'impression d'être au cœur de leur évolution, et c'est vrai. Booska-P a par exemple accompli un gros travail en amont sur la Sexion d'Assaut. Mais, pour un artiste, un média n'est qu'un moyen de toucher le public. Rien de plus. Fif, au cours de sa carrière naissante, en a déjà fait l'expérience, et je l'ai vu passer par les étapes que j'ai moi-même traversées, être parfois déçu, déprimé par l'attitude des artistes. Je retrouve chez lui des sentiments que j'ai déjà connus.

Je suis heureux de cosigner ce livre avec lui car son témoignage et son point de vue sont un complément indispensable à ma propre vision des choses. Cet ouvrage est d'ailleurs son initiative.

Pour cela, je lui dis : « Merci Fif ! »



*Faim de rap et d'exclusivités, par Fif*

« 1983, il y a plus de dix ans déjà le hip-hop en France faisait ses premiers pas<sup>1</sup>. »

1983, l'année de ma naissance... était-ce un signe ? Je l'ignore, mais une chose est sûre, j'ai toujours voulu faire partie de ce milieu. Je n'avais aucune idée de la manière de l'approcher, mais je devais entrer dans ce mouvement qui me fascinait et me faisait rêver.

Je suis né à Courcouronnes, dans l'Essonne. Mes parents, tous deux originaires du Bénin, sont arrivés en France en août 1978, avec mon grand frère Segnon qui n'avait que quelques mois. Quelques années plus tôt, mon père avait fait ses études de médecine à Montpellier, avant de revenir au Bénin à l'occasion d'un stage. C'est alors qu'il avait rencontré

1. Extrait du morceau « Tout n'est pas si facile », de NTM (1995).

ma mère. Quelque temps après leur mariage, il revenait définitivement en France. Après un passage à Quincy-sous-Sénart, mes parents se sont installés dans la ville nouvelle de Courcouronnes, dans le quartier du Canal, juste à côté d'Évry, qui deviendrait des années plus tard le fief de Manuel Valls. Courcouronnes, où je naîtrais en 1983. Mon petit frère Sedjro arriverait deux ans après moi.

C'est particulier, l'ambiance d'une ville nouvelle, elle n'a pas de passé, pas d'histoire, pas de mémoire. Mon grand frère appartient à la première génération des enfants de Courcouronnes. Aujourd'hui, il a trente-six ans et fait partie des anciens ! Quand je suis né, il n'y avait rien, à part un hôpital nouvellement construit et le bâtiment où nous vivions. Nous étions un peu comme des pionniers. J'ai grandi dans ce quartier populaire, chaleureux et paisible, peuplé de familles de toutes les couleurs et de toutes les origines ; les parents étaient très jeunes et nous, leurs enfants, nous avons tous grandi ensemble.

Mon père est décédé quand j'avais neuf ans, si bien que ma mère s'est occupée de nous toute seule. Elle a commencé à travailler comme agent hôtelier à l'hôpital, où elle servait les repas aux malades. Puis elle est devenue aide-soignante – aujourd'hui, elle est infirmière. En dépit de la difficulté d'élever seule trois enfants, c'est une personne qui a toujours refusé l'aide des assistantes sociales, des Restos du cœur ou de quiconque. Elle mettait un point d'honneur à se débrouiller sans dépendre du système. Ma mère, c'est mon héros, mon meilleur exemple dans la vie ! C'est une battante. Elle s'est démenée pour que nous ne manquions de rien et que nous ayons une bonne éducation. Elle a réussi. Mes frères et moi avons toujours eu ce qu'il fallait.

Ma mère tenait aussi à ce que nous rencontrions

notre famille au Bénin, c'était très important pour elle. Elle nous disait : « Il faut que vous connaissiez votre pays d'origine ainsi que votre famille. Comment ferez-vous quand Jean-Marie Le Pen sera au pouvoir et qu'il vous renverra en Afrique ? »

J'avais dix ans quand nous sommes partis en vacances au Bénin pour la première fois, afin de rencontrer la famille. Ma mère voulait nous montrer autre chose que le quartier, nous faire découvrir le monde autrement qu'à travers le petit écran. Grâce au comité d'entreprise de sa boîte, nous sommes aussi allés en Angleterre, en Tunisie, aux îles Canaries... Elle travaillait toute la journée mais nous tenait serrés. Pas question de traîner : le week-end, nous devions être rentrés à 18 heures pétantes, sinon elle nous fichait une de ces raclées ! Le mercredi après-midi était réservé aux devoirs, avec interdiction de regarder la télé. Elle venait poser sa main sur le poste pour voir s'il était chaud. Quand c'était le cas, cela signifiait clairement qu'on l'avait allumé en son absence. Alors on recevait chacun une bonne rouste ! En revanche, nous devions nous débrouiller sans elle pour les devoirs, parce que dès qu'elle revenait du travail, elle avait à peine la force de nous faire à manger...

Dès le CP, j'ai eu des difficultés à l'école. Je n'ai jamais été bon même si, bizarrement, je n'ai redoublé qu'une seule fois dans toute ma scolarité, en sixième. Au collège, mes bulletins étaient toujours ornés d'avertissements de travail et de conduite, et d'appréciations du genre « n'est pas concentré », « a la tête dans les nuages » ou « passe son temps à rêver ». Je pense que le système scolaire, tel qu'il était conçu, n'était pas fait pour moi. Pour ne rien arranger, il faut bien l'avouer, mes années au collège (1994-1999) coïncident pile poil avec l'âge d'or du rap français.



Doc Gynéco, IAM, NTM, Stomy Bugsy, Passi, Fonky Family, Secteur Ä, La Cliqua, Assassin, la B.O. du film *La Haine*, les compilations de Hostile, *L 432* et de Cut Killer, le Wu-Tang Clan, Nas, Kriss Kross, Mobb Deep, 2Pac, Notorious Big, etc., j'écoutais tout ce qui se faisait en rap, je regardais les clips, connaissais par cœur les textes des rappeurs français, j'avais mon dictionnaire anglais-français pour comprendre les rappeurs américains. Ma mère me disait souvent : « Si tu connaissais tes leçons aussi bien que les chansons de tes rappeurs, tu serais le premier de ta classe ! » Elle avait raison, ma chère mère, mais je ne m'intéressais qu'à ce qui m'intéressait !

Contrairement à beaucoup de gamins qui partageaient ma passion, je ne souhaitais pas devenir rappeur. Il faut avoir un certain don pour cela, écriture et flow. Ce qui me plaisait, c'était de découvrir des morceaux et les écouter en boucle, lire les magazines spécialisés que mon frère rapportait à la maison et rester devant la télé avec une cassette vidéo dans le magnétoscope, prête à enregistrer le prochain clip de rap. J'aimais partager ce que je découvrais avec mon petit frère ou mes amis. Alors je me disais que, à défaut d'être rappeur, je serais un passeur et me lancerais dans la presse, la communication ou le marketing...

J'ai découvert le rap en 1989, à l'âge de six ans. Ça peut paraître bizarre mais mon premier coup de cœur a été pour le groupe de rappeurs belges Benny B. J'appréciais leur énergie et leur style vestimentaire, salopettes à l'effigie de Bart Simpson, casquettes et baskets, les étiquettes qui dépassaient comme s'ils venaient tout juste de les acheter. Ces Belges me rendaient dingue ! J'étais toujours scotché

devant le « Top 50 » pour voir leurs clips. « Vous êtes fous ! », « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? », « Parce qu'on est jeunes » sont les morceaux qui ont bercé mon enfance. Bien sûr, j'appréciais aussi d'autres artistes comme Jean-Jacques Goldman, Julien Clerc ou encore Patrick Bruel. Avec mes frères, nous écoutions « Alors regarde » à longueur de journée ! Le rap est vraiment devenu mon « truc » au milieu des années quatre-vingt-dix. Segnon, de cinq ans mon aîné, rapportait toujours des CD à la maison : du rap, de la soul, de la new jack... il y avait de tout, mais ce qui m'allumait le plus, c'était le rap français : Alliance Ethnik, MC Solaar, Ménélik, Réciprok, IAM, NTM, Sleo, Mafia Underground, Ministère A.M.E.R., 2Bal, 2Neg et j'en passe.

J'écoutais tout, je pouvais réciter les textes par cœur, je scrutais toutes les photos, dans leurs moindres détails, je lisais les dédicaces et décortiquais les livrets intégralement. Et quand celui-ci ne comportait que deux pages, comme pour l'album *95 200* du Ministère A.M.E.R., je ne vous raconte pas comment j'étais déçu ! Il n'empêche, *95 200* reste pour moi l'un des meilleurs albums de l'histoire du rap français, si ce n'est *le* meilleur !

Fin des années quatre-vingt-dix, je ne savais pas encore trop bien ce que je voulais faire dans la vie. À la veille des grandes vacances, en classe de troisième, on nous avait donné une feuille rose à remplir pour connaître l'orientation que nous souhaitions prendre au lycée : seconde générale (mission impossible à cause de mes faibles notes) ou orientation professionnelle, c'est-à-dire BEP. J'aurais aimé qu'on me propose une formation en audiovisuel, en communication ou en marketing, mais les choix étaient limités. C'était vente, hôtellerie, électrotechnique, comptabilité, mécanique... et basta !

J'ai opté pour hôtellerie. Ou plutôt ma mère a choisi hôtellerie ! Moi, j'étais partant pour passer un BEP vente, comme tous mes potes, mais elle me l'a vivement déconseillé faute de débouchés dans cette branche. Elle m'incitait à prendre une voie où il y aurait toujours du travail : l'hôtellerie, parce que les gens ont toujours besoin de se nourrir, ou la mécanique, parce que la plupart des gens ont des voitures et tous les problèmes qui vont avec.

J'avais un pote, Julien, qui faisait un CAP mécanique. Il avait sans cesse les ongles noirs, les mains sales et abîmées ; je ne voulais pas que les miennes subissent le même sort. J'ai donc préféré l'hôtellerie. J'ai étudié trois ans au Lycée hôtelier d'Étiolles dans l'Essonne. J'ai obtenu un BEP en deux ans que j'ai complété par une année en sommellerie, au cours de laquelle je suis allé faire les vendanges en Champagne. Je le dis tout net : c'est un des pires souvenirs de ma vie et une des fois où j'ai été le plus violemment confronté au racisme. Je me sentais comme un Noir dans le Mississippi des années cinquante. Je peux vous certifier qu'en France, il y a peu, on n'était pas encore prêt à voir un Noir faire les vendanges, tester les vins et goûter les fromages ! Par la suite, j'ai enchaîné avec un BEP comptabilité au lycée Monge de Savigny-sur-Orge. Au printemps 2004, je me sentais mûr pour quitter l'école et me consacrer enfin à ma passion : le rap.

Entre-temps, l'ambiance s'était largement dégradée dans notre secteur, Évry, Grigny, Corbeil, qu'on surnommait « le triangle des Bermudes ». Il y avait eu de sales histoires entre quartiers rivaux, avec hélas des morts à la clef, des jeunes dans le coma, de multiples incarcérations et, au milieu de tout cela, des familles en souffrance. Une guerre de bandes avait éclaté entre celui du Canal à Courcouronnes et

celui des Épinettes à Évry. Bastons, violences, délinquance, c'était devenu très chaud. Certains avaient carrément quitté le lycée, devenu trop dangereux, d'autres basculé dans la violence, se laissant engrener, entraîner... et armer. On en parlait même au journal de 20 heures. Un reportage de cinquante-deux minutes sur TF1 avait été consacré à la guerre de Courcouronnes contre les Épinettes, et *Paris Match* avait renchéri avec cinq pages sur le sujet. C'était tendu. Évidemment, on était loin de la Syrie actuelle ou de la Centrafrique, mais on vivait chaque jour l'angoisse au ventre : l'angoisse d'être la prochaine personne à se faire tabasser ou, ce n'était pas exclu, planter. Pour ne pas être repéré par des gars du quartier adverse, nous avons pris l'habitude, l'hiver, de porter de larges sweat-shirts avec des capuches rabattues sur les yeux et des écharpes cachant le bas de notre visage. Ce n'était pas pour avoir du style, jouer les casseurs ou effrayer le voisinage. On cherchait seulement à se protéger. Pour nous rendre au lycée ou au centre commercial, nous sortions toujours en bande et « équipés », d'un extincteur (grande bombe lacrymogène), d'un couteau ou d'un gomme-cogne (un pistolet qui tire des balles en caoutchouc). Le pire est que certains inconscients venaient armés de bâtons ou de couteaux à la mosquée, lors de la prière du vendredi. Ils les planquaient dans les buissons avant d'entrer dans le lieu saint. La mosquée d'Évry se situe dans le quartier du Canal, donc, pour ceux des Épinettes, venir prier à Courcouronnes, en territoire ennemi, c'était un déplacement à hauts risques. À tout moment la situation pouvait dégénérer, parce que tous avaient envie d'en découdre.

Les hostilités avaient commencé à cause d'une histoire banale : une mère qui vivait aux Épinettes

## Remerciements

Un grand merci à tous les acteurs de ce livre.

L. B.



À mes deux associés, Alexis le super-webmaster 4.0 et Amadou, alias Cuenta Man, le rédacteur en chef.

À ma mère qui m'a toujours encouragé dans ce que j'ai voulu faire et que j'essaye de rendre fière chaque jour que Dieu fait. À mes deux enfants, Jahanara et Elyas, qui me donnent la force pour continuer dans tout ce que j'entreprends. À leur maman, à mes deux frères Segnon et Sedjro, et à mon père, qui repose en paix.

Aux familles Ba, Dicko, Camara, Konte, Legba, Robino, Bourhaleb, Zitouni, Zlima, M'Baye et Kpade de Courcouronnes.

À toute l'équipe de Booska-P : Sindanu, Rémi, Simon, Camille, Malik, Arnaud, Syde et Sazo.

Big up à William Eдорh et Parlophone, Alexandra Monaury, Emmanuel de Buretel, Stéphane, Guney, Balthazar et Because Music, Alexis Puterflam et Capitol, Vincent Boivin et Arista, Fabien Bensoussan, Benjamin Chulvanij, Oumar et Def Jam France, Adeline Lajoinie et Believe, David Assogba et Polydor, Laurent Rossi, Jeff, Perrine Champagne et Sony, Émilie Kindinis, Hélène Sy, Alexandre Kirchoff et Barclay, Soso, Zino, François, Djamal, Mateo et toute l'équipe d'Only Pro, Dawala le Wati Boss.

À Bob, Lino, Zoxea, Melopheelo et Armen : merci pour votre éclairage.

F. T.

Du même auteur, Tonie Behar

*Grands boulevards*, JC Lattès, 2013

*En scène, les audacieuses*, Michel Lafon, 2011

*Coups bas et talons hauts*, JC Lattès, 2008

*La Sieste (c'est ce qu'elle fait de mieux)*, Atelier de  
presse, 2007

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2014. N° 115504 (00000)  
*Imprimé en France*